

VERT DÉsir

VERT DÉSIR

ÉMERAUDE, MALACHITE, JADE
ET AUTRES MINÉRAUX VERTS
DANS L'ART ET L'ARCHÉOLOGIE



Jean BOGGIO, *Bague sculptée à secret Pikotzea 2*.
 2016. Argent, or, tsavorites, tourmalines, améthystes, turquoises, jade, chrysoprase, agate verte.
 4,5 x 4,3 x 5,2 cm.
 Collection Solange Thierry. © Paul Louis, Bruxelles

PRÉFACE

L'exposition *Vert Désir* clôture l'exploration des pierres précieuses et semi-précieuses dans l'art et l'archéologie entamée par le TreM.a - Musée des Arts anciens, en 2007.

Le scénario écrit dès le premier volet a encore une fois été respecté : présentation des minéraux, lieux et méthodes d'extraction, application dans les arts, symbolique, et cela à travers les époques et les continents. Un parcours multiculturel qui nous permet d'écrire à la suite du président Jacques Chirac : *Aucun peuple, aucune nation, aucune civilisation n'épuise ni ne résume le génie humain. Chaque culture l'enrichit de sa part de beauté et de vérité, et c'est seulement dans leurs expressions toujours renouvelées que s'entrevoit l'universel qui nous rassemble.*

La mise en valeur d'une Maison de haute joaillerie est l'occasion pour le public d'aller à la rencontre de pièces d'exception, bijoux uniques, qui allient beauté et prouesses techniques. Ces valeurs d'excellence, ce savoir-faire de haut niveau, sont sources d'inspiration pour les générations futures. Nous remercions ici la Maison Van Cleef & Arpels de leur confiance.

L'exposition *Pierre de lumière*, la première de la série, posait déjà les bases d'une collaboration fructueuse avec l'Association belge de Gemmologie historique. Celle-ci ne s'est pas démentie au fil des années. Qu'elle trouve ici l'expression de notre reconnaissance. Merci aussi aux auteurs qui nous ont suivis dans cette aventure.

Le vert, et particulièrement l'émeraude, fascine depuis toujours. Celle qu'on dit «la plus féminine des pierres» est recherchée depuis l'Antiquité pour sublimer la beauté des femmes. Mais il ne faut pas pour autant oublier ses petites sœurs, certes plus modestes, telles que la malachite, le péridot, le jade... qui, toutes, ont leur propre symbolique et dont l'intérêt s'est traduit en œuvres d'art.

Depuis plusieurs années, de nombreux secteurs de l'industrie prennent un virage vert. Certains auteurs ont souligné le souci des grands groupes de défendre une production plus éthique, de l'extraction à la commercialisation des pierres. Il s'agit de garantir à la fois la protection des ouvriers et le développement de la région d'extraction.

Cette préoccupation verte nous tient aussi à cœur. Le musée aujourd'hui n'est plus seulement un lieu de délectation ou d'éducation, il est aussi un acteur engagé dans la société qui l'entoure. C'est pourquoi, la Province de Namur, à travers ses musées, se donne notamment pour objectif de promouvoir les démarches mettant en avant la relation de l'Homme à la nature à travers ses productions artistiques, un révélateur environnemental en somme.

Nous vous souhaitons de belles découvertes.

Geneviève Lazon,
 Députée provinciale



Croix-staurothèque de Clairmarais.
Argent et pierreries. Région mosane. Entre 1210 et 1220.
Saint-Omer, Musée Sandelin. Dépôt de la Confrérie Notre-Dame-des-Miracles de Saint-Omer, inv. D.30.
© Bruno Jagerschmidt

LE PÉRIDOT : UNE ANTIQUE PIERRE VERTE À L'ÉCLAT DORÉ

Julien De Vos

Le « péridot » ou « chrysolite (des volcans) » est une variété gemme d'olivine, communément employée en joaillerie comme une pierre fine. Il s'agit d'un silicate naturel de fer et de magnésium ($[Mg,Fe]_2SiO_4$) en solution solide. Le péridot se cristallise dans le système orthorhombique. Sa couleur est vert-jaune, vert-olive ou brun verdâtre.

Des gisements ont été découverts dans les roches magmatiques basiques (basaltes, gabbros), les serpentinites ou, en gisement secondaire, dans les grès. Les principaux sont localisés essentiellement en Australie, au Brésil, aux États-Unis, au Mexique, en Afrique du Sud, au Kenya, en Tanzanie, en Éthiopie, en Arabie Saoudite, au Pakistan, au Sri Lanka, en Haute-Birmanie, au Viêt Nam, au Cambodge, en Chine, en Russie et en Norvège.

Mais c'est le gisement de (Ĝazirat El) Zabarĝad – ou île Saint-Jean/St. John –, qui demeure de loin le plus célèbre au regard des sources historiques, d'autant qu'il a constitué, pendant très longtemps, le seul exploitable connu. Située dans l'actuelle Égypte, en mer Rouge – autrefois dénommée « mer Érythrée » –, l'île (de forme triangulaire) émerge à 46 kilomètres au sud-ouest de la péninsule de Ras Banas (lat. 23°36'37" N – long. 36°11'45" E). Les roches qui la composent sont essentiellement des péridotites, une roche plutonique riche en olivine.

Divers substantifs, dès l'Antiquité, auraient été employés pour désigner la gemme de l'olivine, en particulier la variété de Zabarĝad.

LE PÉRIDOT DANS LES SOURCES ANTIQUES

Le terme « péridot » semble avoir recouvert des minéraux très divers au fil du temps. Il est plausible de le faire dériver, à l'origine et dans les temps plus anciens, du latin *paederos* et du grec *παιδέρως* {gr. Παιδός : « jeune garçon » + *έρως* : « amour »}. Il donnerait en arabe le terme *farīdat*, dont le sens signifierait tantôt une « perle », tantôt de manière plus générique une « pierre précieuse/gemme », ce qui peut expliquer la pluralité de minéraux précieux d'Orient qu'il peut à l'origine désigner.

Ainsi Pline l'Ancien (23-79 apr. J.-C.) serait le premier auteur antique à évoquer une gemme appelée *paederos*. Dans son œuvre [Histoire naturelle XXXVII, 22:2, 40:3 et 46:1-2], le terme semble désigner, de manière générique, des pierres synonymes de grande beauté qui, selon ses propres dires, pourraient être de

natures différentes, dont certaines opales (appelées en Inde *sagénon*) *bleu de ciel et pourpres* (mais jamais vert-émeraude !) ou certaines améthystes à *l'éclat purpurin légèrement nuancé de rose*. Une variété de *paederos* serait à remarquer en priorité, en particulier pour sa transparence, sa couleur verte « comme l'air », mais aussi sa teinte pourpre au « reflet de vin doré ».

Par la suite, dans l'inventaire des productions des régions du monde que constitue le *Recueil des choses mémorables* du grammairien Solin [33:22], rédigé vers 216-218 apr. J.-C., il est à nouveau fait mention du *pédérote*, réputé *brillant comme du cristal et à l'éclat de la pourpre* qui peut présenter sur ses bords un aspect jaune (doré ?) *comme le safran*. Les nuances vertes sont absentes de sa description, et le chercheur est tenté de n'y voir qu'une simple mention de l'améthyste. Ce sont sans doute encore des références à l'opale et à l'améthyste qui ont prévalu au 4^e siècle apr. J.-C. dans le manuel de magie conservé par le *Papyrus Minaut* [*Papyrus magique*, III:509-511], dans le *Grand papyrus magique de Paris* (*Papyrus*, Bibliothèque nationale de France, Suppl. grec 784) et dans les *Kérygmes lapidaires d'Orphée* [§. 19].

Au regard des sources les plus anciennes, force est donc de constater que si l'étymologie *παιδέρως/paederos* semble plausible pour le péridot, la pierre précieuse décrite par les auteurs anciens ne correspond en rien à la gemme de l'olivine !

LA TOPAZE DANS LES SOURCES ANCIENNES

La « topaze » est d'abord mentionnée dans la *Septante*, traduction en grec de l'*Ancien Testament*, notamment dans le *Livre de l'Exode* [28:17 et 39:10] sous la forme *topazos*. Il est fait référence à l'une des douze pierres qui, à la première rangée sur le pectoral du jugement, incarnent les douze tribus d'Israël. Dans le *Livre d'Ézéchiel* [28:13] et le *Livre de Job* [28:19], la pierre apparaît à nouveau. Dans le *Livre d'Ézéchiel*, il s'agit d'une des gemmes dont était couvert le roi de Tyr. Dans le *Livre de Job*, en revanche, la topaze est simplement dite provenir d'Éthiopie.

La première mention du topaze, chez les auteurs gréco-romains, reviendrait à l'historien antique Agatharchide de Cnide, qui rédigea un ouvrage *Sur la mer Érythrée* entre 145 et 132 av. J.-C. L'œuvre est aussi citée dans la *Bibliothèque historique* [III, 12-48] de Diodore de Sicile (ca 90-30 av. J.-C.), dans la *Géographie* [XVI, 4:5-20, C769-779] de Strabon (ca 60 av. J.-C.-20 apr. J.-C.) et dans la *Bibliothèque* [codex 250] de Photius (820-891/897 apr. J.-C.), à l'occasion de leurs descriptions des côtes de la mer Rouge.

Dans le texte encore conservé d'Agatharchide, un passage [V, 84] décrit une île localisée au large du littoral de la mer Rouge, sur laquelle sont extraites des pierres, alors nommées *topazos*. L'île, désignée comme « l'île aux serpents », aurait été débarrassée de ses reptiles sous le règne des souverains lagides. La pierre est cependant dépeinte comme transparente et à l'apparence dorée.

Alexandre Polyhistor (1^e moitié du 1^e siècle av. J.-C.), originaire de Milet, est le premier auteur à attribuer le nom de « topaze » non seulement à une gemme, mais aussi à l'île dont elle est extraite. Dans une citation [*Polyhistor*, fr. 96] conservée dans les *Ethniques* de Stéphane de Byzance (6^e siècle apr. J.-C.), la gemme présente bien ici une couleur vert-olive, mais l'île où elle est extraite est en revanche qualifiée d'indienne... Cette provenance pourrait s'expliquer par l'itinéraire pris par les bateaux croisant en mer Rouge, en l'occurrence la route commerciale des Indes !

Plin l'Ancien évoque lui-aussi les topazes de la mer Rouge [*H.N.*, XXXVII, 32:1-2], *Pierre cristalline de couleur verte, similaire au suc de poireau*. L'auteur antique, par désarroi ou faute de pouvoir accorder les deux témoignages plus anciens d'Archélaüs et de Juba (II) de Mauritanie, a finalement localisé la

découverte des topazes sur deux îles distinctes : d'une part, celle de Citis/Cytis en Arabie, à corriger vraisemblablement en île d'Echitis {gr. Έχίτης : vipérine}, ce qui ferait ainsi référence aux reptiles mentionnés par Agatharchide ; d'autre part, celle de Topazos en mer Rouge. Cette confusion ne semble plus présente dans d'autres passages de son œuvre [*H.N.*, VI, 34:1 et XXXVII, 9:1]. Il s'agit probablement d'une seule et même île, en l'occurrence celle de Zabargad ! Les localisations peuvent s'accorder, dans la mesure où la mer Rouge – mer Érythrée – borde tout autant les côtes de l'Égypte (« point de vue » choisi par Juba de Mauritanie) que celles de la péninsule arabique (« point de vue » choisi par Archélaüs).

Le *Nouveau Testament* fait lui aussi référence à la topaze. Dans l'*Apocalypse* [21:20] attribué à Jean, la topaze est le neuvième fondement en pierre de la Jérusalem céleste.

Enfin d'après les *Kérygmes lapidaires d'Orphée* [§. 8], il existe deux variétés de topazes de deux sexes différents (!), toutes les deux d'une couleur verte plus ou moins prononcée à la lumière des rayons du soleil.

Des mentions de la gemme dénommée « topaze » dans les sources de l'Antiquité, il ressort donc que ce terme demeure un excellent candidat pour désigner la gemme de l'olivine. Hormis la confusion de Plin, les localisations semblent concorder. En outre, la couleur verte (*suc de poireau, olive fraîche, bette*), soulignée par la plupart des auteurs, semble en parfaite adéquation. L'apparence dorée s'expliquerait par les nuances que la pierre peut atteindre, particulièrement lorsqu'elle est taillée.

LA CHRYSOLITHE DANS LES SOURCES ANCIENNES

Le terme « chrysolithe », du latin *chrysolithos/chrysolithus*, a pour étymologie le grec *χρυσόλιθος* {gr. *χρυσός* : « or » + *λίθος* : « pierre »}. La graphie chrysolite, employée dans les dictionnaires français dès la fin du 17^e siècle, est principalement celle des minéralogistes.

Comme le topaze, la chrysolithe est elle aussi mentionnée dans l'*Ancien Testament*, dans le *Livre de l'Exode* [28:20 et 39:13], toujours lorsqu'il est fait référence à l'une des douze pierres du jugement, cette fois à la quatrième rangée de la garniture. Dans le *Livre d'Ézéchiel* [28:13], la chrysolithe fait aussi partie de la panoplie des pierres couvrant le roi de Tyr. Elle apparaît à nouveau dans ce dernier livre à deux autres reprises [1:16 et 10:10], pour décrire l'aspect des quatre roues-tourbillons présentes auprès des quatre chérubins. En outre, dans le *Livre de Daniel* [10:6], le corps de Dieu décrit dans la vision du prophète est semblable à de la chrysolithe. Enfin dans le *Cantique des cantiques* [10:14], les chrysolithes ornent les anneaux d'or des mains du bien-aimé.

Le terme apparaîtrait pour la première fois dans les sources gréco-romaines au fil du texte d'une épigramme du poème *Lithika* [ép. 11, II:20], attribué à l'auteur antique Posidippe de Pella (ca 310-240 av. J.-C.). Cet auteur, qui vécut à la cour de Ptolémée I^{er} Sôter (305-285 av. J.-C.) puis de Ptolémée II en Alexandrie, compare le reflet argenté de la nacre des coquillages du golfe Persique à celui de la chrysolithe.

Ce substantif est aussi présent dans l'œuvre de Plin l'Ancien [*H.N.*, XXXVII, 42:1]. La chrysolithe, extraite de l'Arabie, de l'Éthiopie et de l'Inde, semble être ici une pierre plus ou moins transparente à l'aspect doré, dont la teinte peut paraître d'un blanc argenté... L'auteur antique justifie d'ailleurs, grâce à sa couleur dorée, l'étymologie même de la gemme [*H.N.*, XXXVII, 42:1].

Par la suite, au milieu du 1^e siècle – voire plus volontiers dans la seconde moitié du même siècle ou dans la première moitié du siècle suivant –, plusieurs passages du *Périple de la mer Érythrée* [39, 49 et 56] attestent que les chrysolithes étaient importées en Inde jusque dans le Nord-Ouest (les ports de

Barbarikon et de Barygaza) et le Sud-Ouest (dans les ports de Tyndis, Muziris, Nelcynda et Bakaré) ! Ces pierres étaient échangées, entre autres, avec des monnaies indigènes ou des denrées provenant des lieux mêmes comme de lointaines contrées : le nard, la gomme, les épices (dont le poivre), les perles, les pierres (turquoises, lapis-lazuli, agates, cornalines, diamants et améthystes), les écailles de tortue, l'ivoire, le coton, la soie, l'indigo et le thé.

Enfin, le *Nouveau Testament* fait encore lui aussi référence à la chrysolithe puisque dans l'*Apocalypse* de Jean [21:20], la topaze est le septième fondement en pierre de la Jérusalem céleste.

De cette revue des mentions de la chrysolithe dans les sources antiques, force est de constater qu'à cette époque peu d'éléments semblent plaider pour l'identifier comme le minéral exploité sur l'île de Zabargad. Certes, la provenance éthiopienne peut faire référence aux régions bordant la partie méridionale de la mer Rouge. Mais il n'est jamais fait mention d'une île pour son extraction. En outre, l'éclat doré caractéristique de la gemme reste toujours problématique...

LA NAVIGATION EN MER ROUGE ET LE PORT DE BÉRÉNICE

Au terme de notre examen des sources antiques, le terme « topaze » semble définitivement le plus adapté pour désigner à cette époque la gemme de l'olivine, en l'occurrence celle provenant de l'île de Zabargad. Il reste toutefois encore à retracer l'histoire de son exploitation.

	Péridot	Topaze	Chrysolithe
3 ^e av. J.-C.	○	A.T. (<i>Septante</i>) : Ex. - incarne 1 tribu d'Israël	Posidippe de Pella - reflet identique à la nacre A.T. (<i>Septante</i>) : Ex. - incarne 1 tribu d'Israël
2 ^e av. J.-C.	○	A.T. (<i>70ante</i>) : Ez. + Job - Éthiopie - 1 des pierres du roi de Tyr Agatharchide de Cnide - île aux serpents en mer Rouge - transparente - apparence dorée	A.T. (<i>Septante</i>) : Ez. + Dan. - 1 des pierres du roi de Tyr - roue des chérubins
1 ^{er} av. J.-C.	○	Alexandre Polyhistor - île indienne Topaze - couleur « vert-olive »	○
1 ^{er} apr. J.C.	Pline l'Ancien - gemmes de grande beauté - opale, améthyste, syénite	Pline l'Ancien - 2 voire 1 seule île - mer Rouge - vert « suc de poireau » - Ptolémée II N.T. : Ap. - 9 ^e fondement de la Jérusalem céleste	Pline l'Ancien - Éthiopie - Arabie et Inde - transparente - apparence dorée A.T. (<i>Septante</i>) : Cantique. - anneaux du bien-aimé N.T. : Ap. - 7 ^e fondement de la Jérusalem céleste Périples mer Érythrée - exportée en Inde
2 ^e apr. J.C.	Solin - gemme pourpre (améthyste) - Arabie	○	○
4 ^e apr. J.C.	Papyrus magiques - améthyste et opale - Hélios et Hécate-Séléné Textes lapidaires orphiques - opale - améthyste verdâtre	Textes lapidaires orphiques - translucide et transparente - mâle et femelle - vert « bette »	○

Les récentes fouilles archéologiques ont démontré que les Égyptiens avaient très tôt navigué sur la mer Rouge. L'exploitation des ressources minières du Sud-Sinaï est à l'origine de la création de plusieurs dispositifs portuaires sur les côtes occidentales de cette péninsule. Le long du littoral oriental de l'Égypte, le port du Ouadi el-Jarf et le port de 'Ayn Soukhna jouent un rôle essentiel dès l'Ancien Empire (ca 2700-2200 av. J.-C.).

Un autre phénomène commercial s'ajoute aussi, alors que d'autres itinéraires vont être empruntés : l'exploitation accrue des ressources géologiques du Ouadi Hammamat dans le désert oriental égyptien, dont le grauwaque/greywaque et les gisements d'or ! Ces itinéraires bénéficient d'un surcroît d'activité sous le Moyen Empire (ca 1963-1634 av. J.-C.), avec un facteur de développement inattendu : les expéditions menées par les souverains égyptiens vers le mystérieux pays de Pount. Toutes ces expéditions ont pour point de départ la cité de Coptos, au bord du Nil, et pour débouché sur la mer Rouge, via le Ouadi Hammamat, le site côtier de Mersa Gaouasis. Un net déclin s'amorcera toutefois sous le Nouvel Empire dès la XVIII^e dynastie (ca 1550-1296 av. J.-C.).

Mais un autre élément a également favorisé la navigation égyptienne sur la mer Rouge : l'utilisation du « canal des pharaons » ! Dans la région du Ouadi Toumilat dans l'est du Delta, plusieurs canaux ont été creusés, tout au long de l'histoire pharaonique, pour permettre une navigation depuis l'isthme de Suez jusqu'à la branche pélusiaque du Nil. Cette liaison entre la mer Méditerranée et la mer Rouge a progressivement accru les possibilités commerciales et la circulation de denrées lointaines. Si le canal oriental le plus important a été inauguré sous la domination perse et le règne de Darius I^{er} (ca 522-486 av. J.-C.), son creusement était en tous les cas bien avancé sous le gouvernement de Nécho II (ca 610-595 av. J.-C.). Ptolémée II entreprend de remettre en fonction l'ouvrage dès 280/279 av. J.-C., avec en complément la fondation du port d'Arsinoé au débouché sur la mer Rouge. Le canal de Darius était alors ensablé, de sorte qu'un aller-retour avec la ville de Coptos, à l'origine des caravanes depuis le Nil, était le seul moyen pour que l'État égyptien puisse bénéficier des richesses découvertes.



Intaille avec le portrait de Cléopâtre II.
Péridot. 2.9 × 2.2 × 1.1 cm. 175-115 av. J.-C.
Baltimore, Walters Art Museum, inv. 42.1319.
© GNU Free Documentation License, Creative

Or dès le dernier quart du 4^e siècle av. J.-C., le nouvel État des conquérants macédoniens avait repris, avec de nouvelles techniques et à l'aide d'infrastructures novatrices (moulins pour écraser le minerai, meules à mouvement rotatif, installations de lavage, habitations pour les mineurs, dortoirs pour les prisonniers...), l'exploitation de gisements d'or considérés jusqu'alors comme épuisés au cœur du désert oriental égyptien. Mais plus aucun port n'était alors actif sur le littoral de la mer Rouge... Sous le règne de Ptolémée II, comme le révèle le géographe Strabon [G., XVII, 1:45], des pistes à travers le désert oriental sont désormais empruntées, tout autant pour accroître l'exploitation de l'or que pour favoriser les liaisons entre la mer Rouge et la Vallée du Nil. Au débouché de la route partant de Coptos en Haute-Égypte, est créé le port de Myos Hormos/Qouseir al-Qadim, alors qu'au débouché de celle partant d'Apollonopolis/Edfou, est fondée la cité portuaire de Néchésia/Marsa Nakari (?).

Mais le port de la mer Rouge le plus important fondé par Ptolémée II en 275 av. J.-C. est sans nul doute celui de Bérénice, au débouché de deux pistes qui se rejoignent : d'une part, une première partant de Coptos ; d'autre part, une seconde partant d'Edfou. Ce port était certes dévolu au commerce des éléphants, mais sa fondation sera aussi l'occasion d'initier l'exploitation et le commerce de nouvelles gemmes, en s'assurant au passage une mainmise sur le commerce avec l'Arabie (résines odoriférantes), la côte orientale de l'Afrique (éléphants et aromates) mais aussi progressivement avec le Golfe persique et l'Inde.



Carte des pistes de Bérénice et de Myos Hormos.
Situation pendant la seconde moitié du 3^e siècle av. J.-C.
© Dessin J.-P. Brun, 2018

Pour ce qu'il en est de la gemme de l'olivine appelée « topaze », le géographe Strabon [G., XVI, 4:6 C 770] cite nommément Ptolémée II pour le début de son extraction. Plus important encore, Pline l'Ancien [H.N., XXXVII, 9:1 et 32:1-2] signale que la pierre fut pour la première fois exploitée sous le même souverain, à l'usage des reines Bérénice I^{ère} (ca 340-279/268 av. J.-C.) et Arsinoé II (316-270 av. J.-C.). Il signale en outre que l'île procurant les topazes est localisée non loin de la ville de Bérénice [H.N., VI, 34:1]. Tous les indices laissent donc croire que l'exploitation de la gemme de l'olivine provenant de l'île de Zabargad est liée au développement du commerce avec l'Inde et que c'est très logiquement au cours d'une escale que le gisement est découvert, sans doute lors d'une expédition menée vers/depuis le port de Bérénice.

Par la suite dans le courant de la deuxième moitié du 3^e siècle, une exploration plus poussée du désert oriental va permettre de découvrir les premières mines de béryls autour du *Mons Smaragdus* des Romains, de sorte que l'émeraude {gr. *σμαράγδος* : lat. *smaragdus* ; m.-pers. *uzumburd* ; ar. *zumurud*} – variété verte du béryl – va finir, dans le port, par côtoyer le péridot, variété gemme de l'olivine ! Pas étonnant dès lors si, dans la stèle de la famine [col. 16], découverte sur l'île de Séhel, à Assouan, et datée du règne de Ptolémée V Épiphane (204-181 av. J.-C.), 𐤀𐤁𐤏𐤏𐤏 {ég. *brgt*} peut désigner, sans distinction de qualité, tout à la fois les gemmes du béryl (émeraude) et de l'olivine (péridot), les deux minéraux présentant certaines analogies évidentes de forme et de couleur...

La gemme de l'olivine, provenant tout particulièrement de Zabargad, est donc intimement liée au commerce transitant par la mer Rouge et aux ports utilisés sur la côte égyptienne, dont tout particulièrement celui de Bérénice. Sous les premiers siècles de la domination romaine, Bérénice et Myos Hormos sont les deux seuls ports du littoral égyptien à pouvoir accueillir les bateaux qui charrient des perles, des épices, de l'ivoire, des carapaces de tortue, des tissus et même de la soie ! Dès le milieu du 3^e siècle apr. J.-C., Bérénice demeure le seul port en activité jusqu'au dernier quart du 3^e siècle apr. J.-C., lorsque les forts de la route de Bérénice sont abandonnés. Désormais les marchandises sont transbordées au large depuis les lourds navires sur de plus petits esquifs plus manœuvrants qui permettent de tirer des bords jusqu'au fond du Golfe de Suez et d'entrer dans le canal reliant la mer Rouge à la mer Méditerranée. Bérénice connaît une dernière période de prospérité dès la première moitié du 4^e siècle apr. J.-C., les perles de verre – de Ceylan voire même de Java – se mêlant aux autres produits précieux. Le commerce est alors facilité par la diffusion du christianisme, parmi les marchands et les peuples nomades séjournant dans la cité. La cité finit toutefois par être abandonnée au début du 6^e siècle apr. J.-C. – au plus tard en 550 apr. J.-C. –, vu l'impuissance du pouvoir impérial byzantin à assurer la sécurité des côtes de la mer Rouge.

Lors des fouilles archéologiques de Bérénice, pas moins de neuf exemplaires de péridots ont été retrouvés. Si l'un est taillé comme un scarabée et l'autre se présente comme une gemme taillée en cabochon trapézoïdal biconvexe, les autres ont été découverts sous la forme de fragments de cristaux. Les contextes de découverte des deux premiers remontent à l'époque ptolémaïque jusqu'à la fin de la domination romaine, alors que les autres s'échelonnent dans le temps sur toute la période d'occupation du site.

L'ÎLE ET LA GEMME DE L'OLIVINE DE ZABARĜAD

L'exploration archéologique de Zabargad a mis en lumière une mine ancienne, sur les pentes inférieures de la « colline de péridot », localisée sur le littoral sud-est de l'île. Deux sites avec d'anciennes constructions ont été identifiés : l'un servait de camp principal pour les mineurs antiques, alors que l'autre occupait une probable fonction religieuse. Entre le site occidental et la mine, les vestiges de deux puits ont été identifiés. Les céramiques et les tessons découverts datent majoritairement du milieu du 3^e siècle jusqu'au 1^{er} siècle av. J.-C., les autres s'étendant sur toute la période romaine. En outre, la typologie de cette céramique est similaire à celle de Bérénice, de sorte qu'il est vraisemblable que l'exploitation de l'île a bien suivi



Croix-reliquaire à double traverse.

Âme de bois, argent doré, pierres fines et nielles. Atelier d'Oignies. 1235 (?).

Namur, TreM.a - Musée des Arts anciens. Coll. Fondation Roi Baudouin, inv. TO6. © Atelier de l'Imagier

les bonnes fortunes de la cité portuaire : un premier développement au 3^e siècle av. J.-C., une période d'activité intense du 2^e siècle av. J.-C. jusqu'à la fin du 1^{er} siècle apr. J.-C., puis finalement une dernière phase d'exploitation progressivement en déclin de la première moitié du 4^e siècle jusqu'au milieu du 6^e siècle où l'île semble définitivement désertée.

Au regard du peu de ressources naturelles offertes par l'île, en dehors de l'approvisionnement fourni par le littoral et la vie marine, compte tenu aussi de la chaleur et de l'absence d'eau de surface, l'île ne devait être occupée que durant quelques mois, à la fin de l'automne et pendant l'hiver. Les équipes de mineurs ne devaient pas comprendre plus de dix à vingt hommes qui, en plus de l'extraction du péridot, chassaient les nombreuses tortues marines, disposant ainsi d'une denrée complémentaire aussi précieuse pour l'époque !



*Vue satellite de l'île de Zabargad.
Localisation de la mine antique.
© google.be*

L'ère de diffusion de la pierre de Zabargad ne dépasse toutefois pas la seule mer Rouge et l'Égypte. Les onze autres exemplaires de péridot découverts en contexte archéologique en Italie (Ombrie et Rome) ou en Grèce (Palaikastro) sont pour l'immense majorité non-intaillés mais juste taillés (dix sur onze !), pour une période chronologique s'étendant du 3^e siècle av. J.-C. jusqu'au 3^e siècle apr. J.-C. Pour les autres exemplaires de péridots identifiés dans les collections des musées (quinze exemplaires), les portraits royaux intaillés suggèrent pour la plupart un lieu de manufacture égyptien (Alexandrie, Sinä...) ou « proche-oriental », avec une production s'étendant sur les 2^e et 1^{er} siècles av. J.-C. Hormis les portraits

royaux, les autres thèmes intaillés sur les péridots font référence principalement à Vénus-Aphrodite (quatre d'entre eux !), mais aussi à Apollon, à Méduse et aux ménades, ainsi qu'aux dieux égyptiens Chnoubis et Horus-Harpocrate.

Soulignons néanmoins que les minéraux extraits à l'époque moderne des mines de Zabargad (tant ceux conservés dans les musées occidentaux que ceux collectés lors de récentes expéditions) diffèrent – tant par leur couleur que par leurs inclusions, leur clarté ou leur forme tabulaire – d'un certain nombre d'exemplaires antiques, en particulier ceux qui sont incisés. Au contraire, certaines caractéristiques les rapprocheraient d'exemplaires extraits des mines du Pakistan (Suppat Gali, dans l'antique Inde) et

de Haute-Birmanie (Mogok), lieux dont l'archéologie et l'histoire de l'exploitation demeurent encore aujourd'hui à étudier. Peut-être des facteurs géologiques tels que la variabilité des composants chimiques ou de la température pourraient expliquer l'aspect distinctif du péridot de l'ancienne mine de Zabargad à moins, tout simplement, qu'il faille admettre que certains exemplaires, extraits dans ces contrées très lointaines, aient gagné par le commerce indirect les ports fréquentés par les marins, lors de leurs périples les menant de la mer Rouge jusqu'en Inde ! Auquel cas, il serait non seulement question, derrière les exemplaires antiques, des topazos, mais aussi des chrysolithos mentionnés par les sources antiques... À moins encore qu'il s'agisse des deux « sexes » des topazes mentionnés par les *Kérygmes lapidaires d'Orphée* !

Quoi qu'il en soit de l'examen de tous les exemplaires en péridot aujourd'hui identifiés pour l'époque gréco-romaine (trente-cinq au total !), il ressort que l'immense majorité d'entre eux sont bruts (fragments) ou simplement taillés (cabochons, biconvexes, trapézoïdaux). Extraits de la mine de Zabargad – voire de localités situées dans des contrées plus lointaines telles que le Pakistan ou le Myanmar –, puis acheminés vers Bérénice pendant toute la période d'activité du port, les péridots sont ensuite convoyés vers Alexandrie, soit via la route terrestre entre Bérénice et Coptos puis la



Bague avec intaille représentant Apollon.

Or et émeraude. Provient de la basilique Saint-Denis. Haut Moyen Âge. Saint-Germain-en-Laye, Musée d'Archéologie nationale, inv. MAN 87152. © RMN-Grand Palais (Musée d'Archéologie nationale) / Jean-Gilles Berizzi

descente du Nil, soit via le canal des pharaons. La voie terrestre est empruntée à tout le moins jusqu'à la fin du 3^e siècle apr. J.-C. où, la sécurité des routes du désert oriental égyptien n'étant plus garantie à partir du littoral, la navigation en mer Rouge adopte de nouvelles pratiques, privilégiant exclusivement le canal. Et c'est probablement en Alexandrie que ces péridots sont intaillés soit à l'effigie des souverains ptolémaïques, soit en adoptant des thèmes récurrents du répertoire mythologique gréco-égyptien en vogue dans la métropole. D'autres, simplement déjà débités et taillés dans des ateliers du port de Bérénice, sont acheminés par le même itinéraire vers Alexandrie puis l'Italie, afin d'être employés dans la bijouterie (bagues) de la Rome impériale.

LA GEMME DE L'OLIVINE AU MOYEN ÂGE

Si l'exploitation minière de la gemme de l'olivine sur l'île de Zabargad ne dépasse pas le milieu du 6^e siècle, la pierre est cependant bien présente dans l'ornementation de plusieurs œuvres médiévales. En témoignent par exemple, pour l'orfèvrerie rhéno-mosane, la châsse de Charlemagne à Aix-la-Chapelle (1215) ou encore la croix-reliquaire à double traverse du Trésor d'Oignies (TO6 : 1235 ?). Pour ces deux exemplaires, la couleur de la gemme est identique aux exemplaires taillés mais non-intaillés de l'Antiquité. En outre, la taille à facettes, nécessitant un tour lapidaire dont l'usage n'est plus attesté en Occident depuis l'époque romaine avant le 14^e siècle, plaide en faveur d'une origine antique et d'un réemploi. Il n'est toutefois pas exclu qu'il s'agisse d'exemplaires taillés en Orient, le monde musulman ayant conservé le savoir technique de l'époque romaine. Auquel cas, les gemmes pourraient avoir été acquises à l'occasion des croisades...

Dans les textes médiévaux islamiques, justement, nombre de confusions apparaissent, non seulement sur les termes à employer, mais aussi sur la localisation du gisement de la gemme d'olivine. Ainsi, dans la traduction arabe [*Bodleian Libr.* n° d. 221, fol. 14b 1-8] (9^e siècle) d'une citation par Origène du *Lithognomon* de Xénocrate d'Éphèse, le terme arabe *zabarġad* est employé en lieu et place du grec *topazos*. Ce terme *zabarġad* {pers. *zabargat*}, qui a donné son nom actuel à l'île, est par exemple employé dans l'œuvre minéralogique de l'érudit persan Al-Bīrūnī (ca 973-1048/1052) comme ayant la même signification que le terme *zamarrud/zummurud* désignant l'émeraude [*Livre le plus complet des connaissances sur les pierres précieuses*].



Charlemagne sur le pignon principal (A) de sa châsse à Aix-la-Chapelle.

Âme de bois, argent doré, pierres fines, émaux et vernis brun. Ca 1182-1220. Un péridot facetté surplombe la tête couronnée de l'empereur. Aix-la-Chapelle, Trésor de la cathédrale. © ACBahn 2014-09-10, licence Creative

Il faut attendre le bijoutier et géologue al-Tifāchī (1184-1253) pour différencier dans son lapidaire les deux variétés de gemmes [*Les Fleurs des idées sur les plus précieuses des pierres*] : le *zeberdjed* serait alors spécifiquement une espèce différente de pierre brillante, pouvant être de couleur vert sombre, vert clair et vert moyen (d'une grande brillance et transparence). Le médecin et encyclopédiste Al-Akfani (ca 1286-1348/49), quant à lui, finit dans son œuvre par ne distinguer qu'une seule gemme de *zabarġad* [*La sélection des trésors en matière de pierres précieuses*] : une pierre douce et transparente de couleur vert-pistache. La confusion chez les auteurs musulmans reposerait sur la gamme de couleurs identique, tout autant que la proximité des deux termes *zumurrud* et *zabarġad*.

Mais la proximité des lieux d'exploitation a elle aussi joué un rôle. Au 10^e siècle, le voyageur et géographe Ibn Hawqal (943-988) est le seul encore à situer correctement l'origine en mer Rouge de la gemme de l'olivine [*La configuration de la terre*], en l'occurrence une île sans nom près du port de Aydhab (la moderne Halaib). C'est ainsi que, par la suite, le bijoutier du Caire al-Tifāchī avoue lui-même, malgré ses nombreuses connaissances, que tout le *zeberdjed* proviendrait à son époque des ruines de l'antique Alexandrie... Il faudra finalement attendre 1541 pour que le navigateur portugais et vice-roi des Indes João de Castro (1500-1548), dans son journal de bord, identifie une île en face de la péninsule de Ras Banas comme *Zomorgete*, nom dérivé d'une indication de son pilote arabe, sans doute à partir du nom de la gemme elle-même.

Dans les sources du Moyen Âge occidental, le genre encyclopédique, au travers des études lapidaires, évoque la gemme de l'olivine, même si une évolution des termes pour désigner la pierre est clairement présente. Ainsi, c'est désormais la chrysolithe qui est magnifiée pour sa couleur verte et non plus la topaze, dont les érudits médiévaux soulignent davantage l'éclat doré. Le rapprochement entre le jaune et le vert est souvent attesté dans les sources médiévales, dans lesquelles il est avant tout fait priorité à la clarté plus qu'à la teinte, de sorte qu'une pierre verte à l'éclat doré devenue rare, telle la gemme de l'olivine de l'île de Zabarġad, peut ouvrir la porte à une certaine confusion.

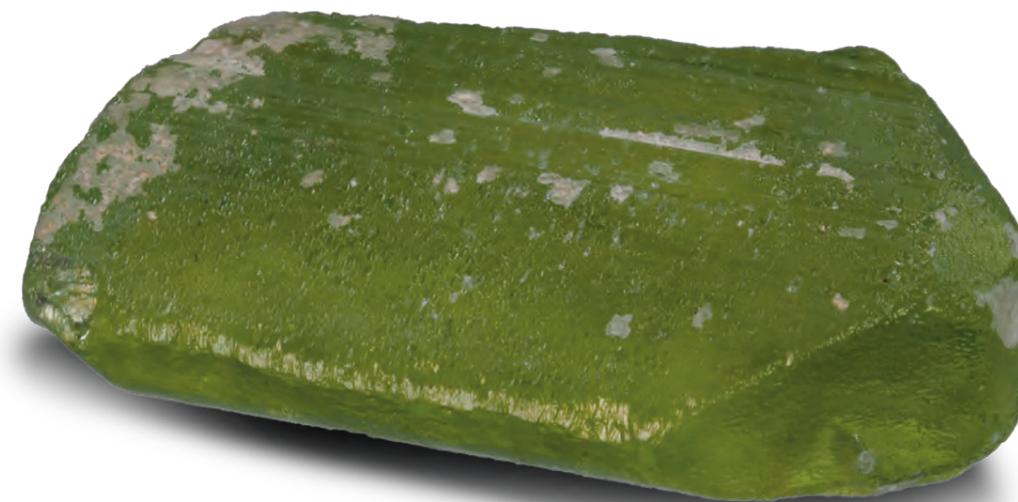


Croix-reliquaire à double traverse (détail du péridot).
Âme de bois, argent doré, pierres fines et nielles. Atelier d'Oignies. 1235 (?).
Namur, TreM.a - Musée des Arts anciens. Coll. Fondation Roi Baudouin, inv. TO6. © Atelier de l'Imagier

Quelle que soit l'inspiration puisée dans les sources anciennes (antiques, bibliques ou arabes), la chrysolithe est parfois liée à une île dont la localisation est désormais perdue et se voit parée de vertus relevant le plus souvent de la médecine. Ainsi par exemple Jacques de Vitry (ca 1180-1240), justement l'un des personnages liés à la constitution du Trésor d'Oignies, en retiendra les caractéristiques suivantes [*Histoire orientale*, 91] : *La chrysolithe brille comme l'or et scintille comme la flamme, elle est d'une teinte bleu-vert. On la trouve en Éthiopie, elle vaut surtout contre les cauchemars de la nuit.*

LA POSTÉRIÉTÉ DE L'OLIVINE

À l'époque baroque comme sous l'Art nouveau, la gemme de l'olivine, devenue il est vrai plus abondante grâce à la découverte de nouveaux gisements (États-Unis, Inde...), connaît un usage plus régulier en joaillerie. La remise en exploitation du gisement de l'île de Zabarġad, dès le tout début du 20^e siècle, n'y est du reste pas non plus étrangère. Mais encore faut-il s'entendre sur les termes employés pour désigner la pierre.



Péridot (olivine).
Mine de Topazios, St John Island (Égypte). 1,4 cm.
Luxembourg, Musée national d'histoire naturelle, inv. KE013.
© Musée national d'histoire naturelle (collections minéralogiques), Luxembourg

Bien que les autres savants du 18^e siècle font encore usage du terme chrysolithe pour désigner la gemme, l'Allemand Abraham Gottlieb Werner, dès 1789, la rebaptise « olivine », eu égard à la couleur vert-olive qu'elle présente. En revanche le Français Antoine Joseph Dezallier d'Argenville, dès 1755, qualifie la pierre de « péridot ordinaire », repris par René-Just Haüy, en 1801 [*traité de minéralogie*], et les divers minéralogistes de l'école française. Dès lors depuis le 19^e siècle, alors même que plusieurs variétés sont identifiées, le terme péridot est désormais utilisé, principalement dans le monde francophone, comme synonyme de l'olivine et de la chrysolithe – termes en revanche prédominants en Allemagne et dans le monde anglo-saxon.

LISTE DES PRÊTEURS

Atelier Munsteiner, Stipshausen
Badisches Landesmuseum, Karlsruhe
Bibliothèque universitaire Moretus Plantin, Université de Namur
Collection Ghysels
Collection Staf Van Roy
Commune de Forest
Conservation départementale du Patrimoine et des Musées /Flaran, Valence-sur-Baïse
Département de Géologie, Université de Namur
Établissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles
Fabrique de la collégiale Saint-Feuillen, Fosses-la-Ville
Fabrique de l'église Saint-Martin, Hour
Fondation Roi Baudouin, Bruxelles
Fondation Société archéologique de Namur
Galerie Harmakhis, Bruxelles
Galerie Meyer – Oceanic Art, Paris
Galerie Bernard de Leye, Bruxelles
Goudji, Paris
Vincent Jacques
La Mésangère, Liège
Le Grand Curtius, Liège
Les Bateliers / Musée archéologique, Namur
MusAfrica – Musée africain, Namur
Musée archéologique / Trésor d'Eauze, Eauze
Musée d'Archéologie nationale et Domaine national de Saint-Germain-en-Laye
Musée d'Art, Histoire et Archéologie, Évreux
Musée de Cluny – Musée national du Moyen Âge, Paris
Musée de l'Armée, Paris
Musée de l'Hôtel Sandelin, Saint-Omer
Musée diocésain et Trésor de la cathédrale Saint-Aubain, Namur
Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon, Versailles
Musée national d'Histoire naturelle, section Géologie-Minéralogie, Luxembourg
Musée national du château de Compiègne
Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren
Musée royal de Mariemont, Morlanwelz
Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles

Museum de l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique, Bruxelles
Museum Mayer van den Bergh, Antwerpen
Solange Thierry-de Saint Rapt, Bruxelles
Trésor de la cathédrale, Liège
Van Cleef & Arpels, Paris

et de nombreux collectionneurs qui souhaitent garder l'anonymat.

LISTE DES AUTEURS

Gérard BARMARIN

Ingénieur civil et collectionneur de gemmes

Nicolas CAUWE

Chef de Département a. i. – Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles

Chargé de cours – UCLouvain

Jacqueline CESSION-LOUPPE

Conservatrice honoraire – Musée royal de Mariemont

Michel DELIENS

Chef de section honoraire – Institut royal des Sciences naturelles de Belgique, Bruxelles

Luc DELVAUX

Conservateur de la collection égyptienne – Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles

Julien DE VOS

Conservateur – TreM.a - Musée des Arts anciens, Namur

Herman GOETHALS

Collaborateur scientifique – Institut royal des Sciences naturelles de Belgique, Bruxelles

Vincent JACQUES

Spécialiste des météorites

Thierry LEDUC

Responsable équipement et analyses, Service Géologique de Belgique, D. O. Terre et Histoire de la Vie –
Institut royal des Sciences naturelles de Belgique, Bruxelles

Emmanuelle MERCIER

Docteure en histoire de l'art, responsable de la conservation des sculptures en bois polychromé – Institut
royal du Patrimoine artistique, Bruxelles

Anthony JP MEYER

Antiquaire, membre de la Chambre européenne des Experts d'art, membre du Syndicat national des
Antiquaires, membre du Syndicat français des Experts professionnels en Œuvres d'art et Objets de collection,
membre du Comité scientifique André Breton

François PONCELET
Conservateur du MusAfrica – Musée africain, Namur

Jean-Marie SIMONET
Conservateur honoraire des collections chinoises – Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles

Erik VAN DEN GUCHTE
D. O. Patrimoine – Institut royal des Sciences naturelles de Belgique, Bruxelles

Eddy VAN DEN MEERSCHE
Collaborateur scientifique – Institut royal des Sciences naturelles de Belgique, Bruxelles

Lisa VANHAEKE
Conservatrice honoraire – Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles

Staf VAN ROY
Gemmologue, Association de Gemmologie historique de Belgique

VAN CLEEF & ARPELS

TABLE DES MATIÈRES

Préface	
Geneviève LAZARON, Députée provinciale	5
Petite histoire de la couleur verte	
Gérard BARMARIN	7
La minéralogie	
Thierry LEDUC, Michel DELIENS, Herman GOETHALS, Eddy VAN DEN MEERSCHE et Erik VAN DEN GUCHTE	21
Un joli vert céleste	
Vincent JACQUES	39
Le péridot : une antique pierre verte à l'éclat doré	
Julien DE VOS	57
Ouadj : la couleur verte dans la pensée égyptienne	
Luc DELVAUX	71
Les Romaines et leur folie des émeraudes	
Jacqueline CESSION-LOUPPE et Lisa VANHAEKE	79
L'origine des émeraudes en Occident de l'Antiquité à la Renaissance	
Staf VAN ROY	91
Le vert dans la polychromie des sculptures médiévales : usages et pigments	
Emmanuelle MERCIER	113
Les «jardins» de l'émeraude aujourd'hui	
Gérard BARMARIN	137
Le travail du jade en Chine	
Staf VAN ROY	165
Le jade et la Chine	
Jean-Marie SIMONET	167

Le pounamu des Maoris	
Nicolas CAUWE	171
La malachite comme témoin colonial	
François PONCELET	179
La Maison de Haute Joaillerie Van Cleef & Arpels	
VAN CLEEF & ARPELS	183
Le vert dans les arts lointains d'Océanie	
Anthony JP MEYER	191

REMERCIEMENTS

Nos plus sincères remerciements vont aux prêteurs, privés et publics, dont les collections exceptionnelles ont permis la concrétisation de l'exposition *Vert Désir*. Leur confiance nous honore. Que la Maison de Haute Joaillerie Van Cleef & Arpels et son équipe (Nicolas Bos, Lise Macdonald, Frédéric Hubin, Emilie Bérard, Stéphanie Desvaux, Aurélie Pauron), trouvent ici l'expression de notre reconnaissance.

Nous adressons nos vifs remerciements aux auteurs dont les diverses contributions éclairent d'un jour nouveau le sujet.

La publication serait incomplète sans illustrations, aussi nous remercions les services photographiques des différentes institutions pour leur disponibilité et leur diligence.

COLOPHON

Éditeur responsable
Province de Namur

Coordinateur général
Marie-Françoise DEGEMBE, Directrice f. f.

Commissaire de l'exposition
Staf VAN ROY, Gemmologue

Conservatrices
Marie DEWEZ
Anna TROBEC

Concepteur graphique
Stéphane ABSIL, Imprimerie provinciale

Imprimeur
Imprimerie provinciale, Namur

COLLECTION

Cet ouvrage est le septante-septième volume de la collection *Monographies* du TreM.a

Déjà parus :

1. *Art et Bibliothèque*, 1992.
2. R. DIDIER, *La sculpture mosane du XIV^e siècle*, 1993.
3. R. DIDIER, *Claus Sluter*, 1993.
4. *Le coq du moyen âge à nos jours*, 1993.
5. G. FOCANT, J. TOUSSAINT, *L'Hôtel de Gaiffier d'Hestroy*, 1994.
6. Ph. STOKART, *Orfèvreries namuroises 1500-1800*, 1994.
7. B. WODON, S. BRESSERS, J. LAMBERT, *Serrurerie et Ferronnerie du moyen âge à nos jours*, 1994.
8. A. MOSSIAT, *La casserole. La vie en émaillé à Saint-Servais*, 1994.
9. J.-B. LEFEVRE, *Saints protecteurs et guérisseurs en province de Namur*, 1995.
10. J. TOUSSAINT (sous la direction de), *Émaux de Limoges. XIIe-XIX^e siècle*, 1996.
11. T.-J. DANGIS, *Etains mosans. XVIIe-XIX^e siècle*, 1996.
12. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Patrimoine verrier en Namurois*, 1997.
13. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Boiseries et marbres sculptés en Namurois*, 1997.
14. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Corporations de métiers à Namur au XVIII^e siècle*, 1998.
15. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Les cisterciens en Namurois XIIIe-XX^e siècle*, 1998.
16. J. TOUSSAINT, J.-B. LEFEVRE (†), *Les croix-médailles de saint Benoît* (en préparation).
17. J.-L. JAVAUX et J. BUCHET (†), *L'architecture romane en province de Namur. Inventaire raisonné*, 1998.
18. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Trésors du Condroz*, 1999.
19. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Hôtels de maître à Namur du style Louis XIV au premier Empire*, 2001.
20. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Autour de Henri Bles*, 2000.
21. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Actes du colloque Autour de Henri Bles*, 2002.
22. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Art en Namurois. La sculpture 1400-1550*, 2001.
23. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Portrait en Namurois*, 2002.
24. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Bicentenaire de la cristallerie de Vonèche (1802-2002)*, 2002.
25. R. DIDIER et J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Autour de Hugo d'Oignies*, 2003.
26. R. DIDIER et J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Actes du colloque Autour de Hugo d'Oignies*, 2004.
27. J. MARCHAL, *La Province au cœur du vieux Namur*, 2004.
28. J. TOUSSAINT et A. VERBRUGGE (sous la dir.), *Un cabinet, un roi, une ville - Een kunstkast voor Willem III*, 2004.
29. C. DOUXCHAMPS-LEFEVRE, *Une province dans un monde. Le comté de Namur 1421-1797*, 2005.

30. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Art du Laiton - Dinanderie*, 2005.
31. J.-L. VAN BELLE et J.-L. JAVAUX, Denis-Georges Bayar (1690-1774). *Architecte et sculpteur namurois. Édition et analyse de son « Grand Registre »*, 2006.
32. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Les Le Roy (XVIII^e-XX^e s.), une dynastie d'artistes*, 2006.
33. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Pierre de lumière - Le cristal de roche dans l'Art et l'Archéologie*, 2007.
34. H. KOCKEROLS, *Le lapidaire des Musées d'Art et d'Archéologie de Namur*, 2007.
35. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Actes du colloque Autour de Bayar / Le Roy*, 2008.
36. P. GUSTOT, Gillis Neyts. *Un paysagiste brabançon en vallée mosane au XVII^e siècle*, 2008.
37. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Ernest Montellier (1894-1993). Le semeur de joie*, 2008.
38. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Arbres remarquables en province de Namur. Un patrimoine toujours vert*, 2008.
39. J. GERMAIN, J.-L. JAVAUX et H. LABAR (sous la dir.), *Crupet. Un village et des hommes en Condroz namurois*, 2008.
40. J. TOUSSAINT, *Portfolio Henri Bles*, 2009.
41. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *De la ligne au mot avec Kinga et Anatoly Stolnikoff. Installation d'une balustrade monumentale au Musée provincial des Arts anciens du Namurois*, 2009.
42. J. TOUSSAINT (sous la dir.), « *De fameux artistes finement détaillés* ». *Examen et reproduction d'un recueil de portraits édité entre 1694 et 1705*, 2015.
43. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Éloi, orfèvre du roi*, 2009.
44. J.-Cl. GHISLAIN, *Les fonts baptismaux romans en pierre bleue des ateliers du Namurois (ca. 1150-1175)*, 2009.
45. Ch. PACCO, « *Sur la terre comme au ciel* ». *La statuaire de dévotion en plâtre en Namurois 1850-1950. Études historique et iconographique*, 2010.
46. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Dialogue avec l'invisible. L'art aux sources de l'Europe. Œuvres d'exception issues de la communauté française de Belgique (VIII^e-XVII^e siècle)*, 2010.
47. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Le Mystère du phylactère. Quand les œuvres médiévales parlent BD (au musée)*, 2010.
48. X. DUQUENNE et J.-L. JAVAUX, *Une description de Namur en 1787 par Cyprien Merjai. Un témoignage inédit confronté au regard des historiens de l'époque*, 2011.
49. Cl. SIMON, *Noir et argent. Une particularité dans la production faïencière namuroise*, 2011.
50. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Objets de vertu. Boîtes à tabac... Boîtes à mouches... Boîtes à musique...*, 2011.
51. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Regards sur le bleu. Turquoise, saphir, lapis et autres minéraux bleus dans l'art et l'archéologie*, 2011.
52. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Paule Bisman. Peintre et sculpteur*, 2011.
53. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Actes du colloque Pierres - Papiers - Ciseaux. Architecture et sculpture romanes (Meuse-Escaut)*, 2012.
54. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Trésors numismatiques du Cabinet François Cajot à Namur*, 2012.
55. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Les Cahiers wallons ont 75 ans. Les Rêlis Namurwès au service de l'identité wallonne*, 2012.
56. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Les marbres jaspés de Saint-Remy et de la région de Rochefort*, 2012.
57. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Pulsion[s]. Images de la folie du Moyen Âge au siècle des Lumières*, 2012.
58. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Actes de la journée d'étude Hugo d'Oignies. Contexte et perspectives*, 2013.
59. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Actes du colloque Autour des marbres jaspés*, 2013.
60. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Freyr-sur-Meuse. Un patrimoine exceptionnel en province de Namur*, 2013.
61. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Fabuleuses histoires. Des bêtes et des hommes*, 2013.
62. D. MATHEN et G. FOCANT, *Portfolio Hugo d'Oignies*, 2014.
63. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Les carrières de l'entité de Rochefort. Du marbre et des hommes*, 2014.
64. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Curvata resurgo. Histoire et patrimoine de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Remy de Rochefort*, 2014.
65. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *70-50. Double anniversaire à l'hôtel de Gaiffier d'Hestroy*, 2014.
66. M.-Ch. CLAES et Ch. VAN DEN STEEN, *Faste et misère. Le château de Beauraing au temps d'un Grand d'Espagne, Mariano, XII^e duc d'Ossuna (1855-1889)*, 2014.
67. J. TOUSSAINT (sous la dir.), *Rouges et noirs. Rubis, grenat, onyx, obsidienne et autres minéraux rouges et noirs dans l'art et l'archéologie*, 2014.
68. *Au Milieu du Monde : Namur. Cartes et Plans 16^e-21^e siècle*, 2015.
69. F. DE SMET, D. VANOVERBEEK et L. VANDAMME, *Georges Aglane. La mort étirent la vie*, 2016.
70. A. CARLIER, *Alphonse Darville. Eloge de la simplicité*, 2016.
71. *Medals & Contemporary Art. Fidem XXXIV 2016*, 2016.
72. *Fumées célestes ou funestes. Du 12^e au 18^e siècle*, 2017.
73. *Fleurs apprivoisées*, 2018.
74. *14-18, l'art dans la tourmente*, 2019.
75. D. VANWIJNSBERGHE, « *Sœurs d'armes* ». *La lettre pastorale du cardinal Mercier et les bénédictines de Maredret*, 2019.
76. D. MATHEN, *Henri Bles : entre symboles, oboles et paraboles. Promenades sur ses chemins de foi*, 2019.
77. *Vert désir*, 2020.

Cette publication a été éditée dans le cadre de l'exposition

VERT DÉsir

organisée par le Service des musées et du patrimoine culturel
avec le concours de l'Association de Gemmologie historique de Belgique
au TreM.a - Musée des Arts anciens
du 28 mars au 28 juin 2020



Dépôt légal : D/2020/9261/1 © Province de Namur

ISBN : 978-2-87502-074-1

Les articles engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. L'iconographie est publiée sous leur entière responsabilité.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. Toute reproduction, même partielle, du texte ou de l'iconographie de cet ouvrage, est soumise à l'autorisation de l'éditeur. Une copie ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible de peines prévues par la loi.